

# "Un beau crime"

**Théâtre Garonne. Woyzeck // Interstices. Toulouse du 13 au 17 novembre 2012.**

Publié le 17 Novembre 2012.

<http://www.lecloudanslaplanche.com/critique-1388-woyzeck-un-beau-crime.html>

*Chaque homme est un gouffre quand on regarde dedans.*  
Woyzeck

# C

'est à un monument que s'attaque la très polyvalente Marie Lamachère en mettant en scène *Woyzeck*, la célèbre pièce de Georg Büchner, portant le nom de ce jeune officier allemand qui tua sa maîtresse en 1821 dans un accès de jalousie. Elle qui travaille depuis plusieurs années déjà sur les interstices – nom qu'elle a donné à sa compagnie montpelliéraine – s'est emparée de ce texte fragmenté aux multiples possibles, pour questionner avec lui la nature humaine, ses contours et ses frontières. Elle s'est entourée pour cela des excellents comédiens du théâtre de la Valse – Michaël Hallouin, Laurélie Riffault et Antoine Sterne – travaillant à Orléans en collaboration avec un collectif d'artistes venus d'autres disciplines : une ouverture dont se ressent avantagement leur travail d'acteurs.

## "Il court à travers le monde comme un rasoir ouvert, on pourrait s'y couper."

"Tu as toujours l'air d'être traqué", dit son Capitaine au militaire Woyzeck. C'est cette humanité aux abois que nous présente Büchner à travers une galerie de personnages qui vivent tous dans une forme de misère et de violence, entre une caserne militaire et des baraques de foire, deux endroits où l'homme est mis à mal, où l'on expérimente ses limites et sa "bestionomie" : "Messieurs, voyez la créature telle que Dieu l'a faite, maintenant, voyez l'art !", proclame le Tambour Major, s'ébrouant tel un cheval sur la piste aux étoiles tracée sur le plateau. Dès lors, chacun des personnages explorera tour à tour les contours de la rampe, dans un effort qui semble désespéré pour briller sous la lumière en douche : tous viendront faire leur numéro. Les fragments deviennent tableaux, à la fois crus et poétiques : chacun entre en résonance avec la violence de *Woyzeck* et concourt à la terrible issue de la pièce qui se mue alors en tragédie.

## "Les gens ordinaires, ça n'a pas de vertu, c'est seulement la nature qui nous vient."

Une tragédie, mais sans transcendance, dans laquelle l'homme n'est aux prises qu'avec lui-même. Si la violence des personnages paraît inéluctable, c'est qu'elle est proportionnelle à celle que leur a infligé au premier chef la société en malmenant leur humanité. "Nous autres, on n'a qu'un petit coin sur terre avec un petit bout de miroir", déclare la belle Marie, tournoyant avec son T-shirt Adidas et son sac Monoprix, créant ses propres étoiles. Ne leur restent donc que leurs pulsions qui les débordent, les consomment et sont tout autant le signe de leur humanité qui jaillit et proteste contre le joug sous lequel on la tient, que ce qui va les mener à leur perte en les jetant définitivement à la marge.

## "Qu'est-ce que l'homme ? Os, poussière, sable, pourriture ?"

Cette humanité bouillonnante et viscérale est incarnée par des comédiens en tension permanente, aux corps brutaux, traversés d'instincts contradictoires. Les déplacements sont tantôt très géométriques, tantôt convulsifs, mais toujours très chorégraphiques. Comment ne pas penser ici à Meyerhold et à son athlète affectif, qui mise sur le grotesque et sur la théâtralité de ses mouvements pour faire émerger une vérité du corps qui ne peut que toucher le spectateur car elle parle à ce qu'il y a de plus profond en lui. Spectateur qui est en outre ici au plus proche de la scène, si bien qu'il en est capté par la lumière. Il devient ainsi partie prenante de la "Monstrueuse Parade" de ces tour à tour chevaux, oiseaux, chiens, singes ou taureaux, qui dressent ou sont dressés et semblent se brûler à chaque fois qu'ils entrent en contact les uns avec les autres. Ainsi, Marie Lamachère parvient à ramener la pièce au présent du spectateur, en s'adressant directement à son corps, mais aussi en déployant une esthétique à la fois extrêmement contemporaine – pouvant évoquer *Roberto Zucco* de Koltès ou *Full Metal Jacket* de Kubrick, ainsi que les battles de hip-hop ou encore *Tout, tout de suite* de Morgan Sportès – et une poésie intense et douloureuse qui confère une épaisseur mythique au crime de Woyzeck. ||

Agathe Raybaud. *Le clou dans la planche. Actualité critique du spectacle vivant / Grand Toulouse.*